

Entretien avec Claude Gagnon

Michel Coulombe

Volume 11, numéro 1, septembre–novembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1991). Entretien avec Claude Gagnon. *Ciné-Bulles*, 11(1), 4–7.



Claude Gagnon (Photo : Michel Villeneuve)

« **Tourner en québécois est un luxe que je ne peux pas me permettre actuellement.** »

Claude Gagnon

par Michel Coulombe

Il y a les cinéastes québécois qui sont passés peu à peu du direct à la fiction, ceux qui défendent farouchement un cinéma d'auteur de langue française, ceux qui travaillent volontiers sur commande, au besoin en anglais, ceux qui font du film de genre, ceux encore qui ont opté pour la marginalité. Et, loin de toutes ces familles, suivant sa propre voie, parallèle, Claude Gagnon, seul cinéaste québécois qui ait fait ses débuts au Japon, seul aussi qui soit passé en cinq longs métrages de l'improvisation à l'adaptation cinématographique, qui soit producteur et distributeur de longs métrages, et qui ait choisi de faire une carrière internationale en anglais sans vivre aux États-Unis ou à Toronto pour mieux préparer son retour au film en français. De **Keiko** à **The Pianist**, la trajectoire de Claude Gagnon est singulière. Et son discours, emporté, convaincu, situe volontiers **The Pianist**, son film le plus léché, dans une carrière qu'il voudrait clairement planifiée, mais aussi dans une réflexion du cinéaste sur l'amour où le néo-romantisme marque des points à travers la difficile leçon de vie d'une jeune femme.

Ciné-Bulles : **The Pianist** constitue ta première adaptation d'un roman.

Claude Gagnon : De film en film, peu à peu, l'improvisation m'a conduit à un cinéma de plus en plus structuré. Cette fois, je voulais vraiment faire un « film de femmes », notamment pour m'entourer de femmes sur le tournage. Et je me suis souvenu de cette remarque de Renoir qui disait qu'au début de sa carrière il ne voulait pas faire d'adaptations de romans, mais qu'au bout du compte c'est essentiellement ce qu'il avait fait. Alors j'ai moi-même tenté l'aventure même si, le plus souvent, je trouve les adaptations cinématographiques moins

Entretien avec Claude Gagnon

réussies que les romans dont elles sont tirées. Après **The Kid Brother**, j'avais décidé de tourner mon film suivant en anglais — car c'est bien une décision que j'ai prise. Or, j'étais conscient de mes limites, c'est-à-dire qu'il m'est difficile d'écrire un scénario original en anglais. Alors je me suis tourné tout naturellement vers un roman. J'y voyais un beau défi. Je préférais une première œuvre à un roman accompli pour ne pas être tenté de tout garder. C'est par hasard, à la fin du tournage de **The Kid Brother**, en lisant un reportage sur le film dans un journal, que je suis tombé sur un article où on annonçait que **A Certain Mister Takahashi** venait de remporter un prix. Le livre ne m'a pas plu à la première lecture. La structure me posait des problèmes et je voyais des longueurs. Tout de même, il me restait, longtemps après la lecture, des flashes, par exemple cette image des jeunes filles qui marchaient dans la neige. Cela peut paraître curieux, mais je pensais à la lentille qu'il fallait utiliser pour tourner cette scène. Alors j'ai relu le livre. J'avais encore des réticences, mais il y avait des choses qui me plaisaient. J'ai donc pris le livre et j'ai enlevé tout ce qui ne m'allait pas pour me concentrer sur le triangle amoureux. Certaines choses sont alors devenues évidentes.

Ciné-Bulles : Tu te sentais tout à fait à l'aise face à l'auteur du roman, *Ann Ireland* ?

Claude Gagnon : Les francophones, nous avons tendance à regarder la littérature de langue anglaise de haut. Moi, j'ai été séduit par ce que cette auteure avait écrit, par l'écriture même. Lorsque j'ai rencontré Ann, nous sommes tombés parfaitement d'accord sur les choix qu'il fallait faire pour passer du livre au film. Elle croyait comme moi qu'il fallait éliminer certaines parties du livre qui se trouvaient là parce que dans un premier roman on veut tout dire. Elle a beaucoup aimé le scénario. Fait étrange, quand je le faisais lire à des anglophones, ils ne corrigeaient pas ce que j'avais changé, mais plutôt ce qui venait directement du roman. J'ai gardé une narration pour préserver une part de cette écriture romanesque qui me plaisait.

Ciné-Bulles : Le film part de la fascination qu'exerce un pianiste japonais sur deux jeunes femmes dont les relations sont au cœur du film. Pourtant, la narration est assurée par un homme.

Claude Gagnon : J'aime bien contourner les évidences. Je voulais que ce soit une histoire de femmes racontée par un homme. Qui est moi, en fait. Dans le roman, il y avait une double narration.

Ciné-Bulles : Tu as mis en valeur ce thème de l'étranger qui, comme *le Survenant* de Germaine Guèvremont, change la vie de ceux qu'il rencontre.

Claude Gagnon : Ce thème est présent dans tous mes films. Les gens ordinaires ne m'intéressent pas beaucoup. Faire du cinéma me permet de ramener ensemble ces étrangers que nous sommes tous pour montrer leurs ressemblances.

Ciné-Bulles : Dans tous tes films on retrouve en fait la confrontation des différences.

Claude Gagnon : Les chemins que prennent les gens, les directions si différentes qu'ils choisissent, cela me fascine. Dans le roman d'Ann Ireland, il y a les deux sœurs qui sont si près l'une de l'autre et la vie qui va en pousser une. Colette, à faire montre de petitesse alors qu'elle n'est pas une personne petite. J'aime bien montrer plusieurs facettes d'une personnalité, ce genre de trahison. En fait, ce que j'aime explorer c'est l'être humain, le comportement humain, et l'influence qu'a la société sur lui.

Ciné-Bulles : Les personnages de tes films reviennent régulièrement sur leur passé.

Claude Gagnon : Est-ce qu'on ne fait pas cela toute sa vie ? Ce thème sera encore présent dans mon prochain film qui s'intitulera — du moins c'est un titre de travail — **Identity Crisis**. Il part de quelque chose de très personnel, la mort de quelqu'un. Comme j'en fais une histoire américaine, je peux à la fois utiliser cela et m'en détacher pour faire du cinéma. Cette fois, j'ai envie de tourner avec deux ou trois vedettes américaines. Pas question pour moi de faire un film qui rejoint trois à quatre mille personnes avant de passer à la télévision payante. Au Québec, je crois qu'il faut défendre à la fois un cinéma qui rejoint d'abord le public québécois même si, comme dans le cas de **Love-moi**, l'impact à l'étranger est limité, et un cinéma fait ici qui a un potentiel international. Les deux sont tout aussi valables.

Ciné-Bulles : Non seulement ce roman pouvait se raccrocher à ta propre fascination pour le Japon, mais il t'offrait des possibilités de coproduction.

Claude Gagnon : C'était pour moi très clair. Mais ce que m'offrait surtout ce projet, c'est la possibilité de faire du cinéma international sans compromis, et de travailler avec des gens d'un peu partout : un Américain, des Québécois, des Canadiens, un Japonais. Car ce que je veux, c'est me confronter à d'autres

Filmographie de
Claude Gagnon :

- 1974 : *Essai filmique sur la musique japonaise* (c.m.)
- 1976 : *Geinin*
- 1976 : *Yui to Hi* (c.m.)
- 1978 : *Keiko*
- 1982 : *Larose, Pierrot et la Luce*
- 1985 : *Visage pâle*
- 1987 : *The Kid Brother*
- 1991 : *The Pianist*

Entretien avec Claude Gagnon

Gail Travers (Jean), Eiji Okuda (Yoshi Takahashi), Macha Grenon (Colette) dans *The Pianist*



« *The Pianist* me permettait d'utiliser de la musique classique, ce dont j'avais grande envie. Il m'aurait été difficile d'y parvenir si j'avais tourné dans une taverne... »
(Claude Gagnon)

cultures par-delà la notion, étroite, de cinéma national, et c'est pour cela, de même que pour des questions commerciales, que je tourne en anglais. Si je ne pouvais pas y parvenir en demeurant à Montréal, je serais parti depuis longtemps. J'ai souvent l'impression de devoir me défendre, me justifier, de devoir rappeler qu'il n'y a pas de doute sur mon identité québécoise. En fait, il n'y a pas plus Québécois que moi !

Ciné-Bulles : Tu sembles te défendre avant même qu'on ne t'attaque ?

Claude Gagnon : Je veux être bien sûr qu'on me comprenne. Ma maison de distribution défend le cinéma québécois et je produis des œuvres québécoises... Quant à moi et à ma propre carrière, c'est autre chose. Je veux faire du cinéma qui fera rêver comme, quand j'étais jeune, Renoir, Clair ou Ford me faisaient rêver. Leur cinéma n'était pas à l'image du monde dans lequel je vivais. Avec *The Pianist*, j'avais la possibilité de sortir du milieu prolétaire sans avoir à montrer la bourgeoisie québécoise, avec laquelle je n'ai aucune affinité.

Ciné-Bulles : Le projet de film en français que tu as en tête depuis des années, *le P'tit Perron*, te ramènerait au milieu ouvrier.

Claude Gagnon : Oui, même si je sais que les Québécois n'aiment pas qu'on montre ce genre d'image d'eux. Tourner en québécois est un luxe que je ne peux pas me permettre actuellement. Un jour. Un jour, je pourrai imposer ce genre de projet au public étranger.

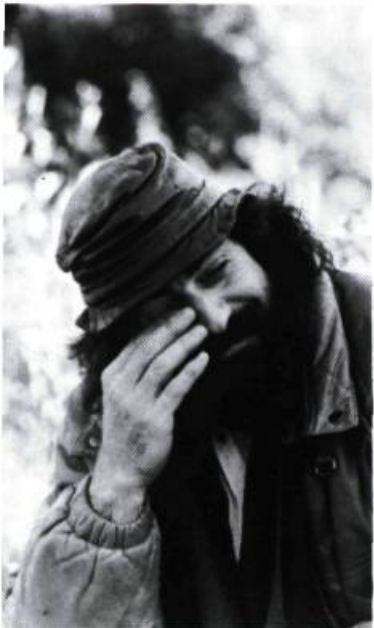
Ciné-Bulles : Tes choix sont peu conventionnels. Tu vises les marchés étrangers mais tu ne vas ni vers la

coproduction européenne ni vers le film de commande de langue anglaise.

Claude Gagnon : En fait, je ne vais jamais où les autres veulent aller. Oui, je veux percer le marché américain, mais à ma manière, avec des films comme *The Kid Brother* qui, de l'avis des Américains, n'avait rien d'un film américain. C'est mon film le plus québécois. Pittsburgh y renvoie à Saint-Hyacinthe. Je n'accepte pas qu'au Québec on ne puisse pas percer le marché américain. Quand j'y serai parvenu, je passerai à autre chose. Je trouve très frustrant que les Américains soient passés à côté de cinéastes de grand talent comme Jutra et Carle ; j'ai de la difficulté à accepter le manque de reconnaissance de l'extraordinaire talent qu'on a au Québec. Lorsque j'ai vu le premier film de Jim Jarmusch, quelqu'un m'a dit qu'on avait des films du genre depuis dix ans au Québec. Évidemment, ce n'est pas tout à fait juste, mais il reste vrai qu'on a des talents étouffés par une langue, une société. Et moi je ne veux pas que nous soyons limités par ceux qui ne comprennent pas la saveur de notre langue. Lorsque les Français voient nos films, ils en comprennent 60%. Alors, ils perdent les outrances, la subtilité, ce qu'il y a de plus savoureux. Pas étonnant que notre cinéma soit sous-estimé.

Ciné-Bulles : Cela expliquerait qu'il soit plus facile de percer à Paris avec *The Kid Brother* qu'avec *Une histoire inventée* ?

Claude Gagnon : Absolument. Et pourtant André Forcier a fait un film qui vaut beaucoup mieux que bien des films qui nous viennent de l'étranger. C'est terrible de penser que les Québécois ne sont jamais appréciés à leur juste valeur. Moi je ne veux pas être frustré, écrasé, limité comme d'autres avant moi. Le



Entretien avec Claude Gagnon

cinéma, c'est essentiellement raconter des histoires, alors je vais en raconter, sans me laisser prendre dans des carcans linguistiques, culturels.

Ciné-Bulles : *Alors tu choisis de t'adresser au plus grand nombre ?*

Claude Gagnon : Exactement. Je veux établir un contact avec le public. Quand j'étais au Japon, je me disais qu'il fallait que j'y fasse un film qui marche avant de quitter, pour pouvoir ensuite revenir avec des films faits au Québec. Ma démarche face aux Américains est semblable : je veux pouvoir leur faire aimer le **P'tit Perron** un jour.

Ciné-Bulles : *Ne serait-il pas plus simple de t'installer aux États-Unis, comme tu l'as fait au Japon ?*

Claude Gagnon : Je n'ai pas envie de tourner leurs films, mais bien les miens. Ce que je veux, c'est leur montrer mon cinéma. Je n'adhère pas à la théorie des auteurs, mais j'ai quand même envie de faire mes films, pas ceux des autres.

Ciné-Bulles : *Alors est-ce que tu n'es pas obligatoirement piégé par l'argent, car il te faut atteindre les standards américains sans avoir les moyens qui te permettraient d'être à la hauteur de la concurrence.*

Claude Gagnon : C'est beaucoup moins grave que si je devais faire des films dont je n'ai pas envie !

Lorsque je suis producteur, je vois les choses autrement. Je suis intéressé par les cinéastes qui font des films que je ne pourrais pas faire, qui développent des projets qui peuvent m'enrichir. Je ne cherche pas à être absolument d'accord avec les cinéastes dont je produis les films, mais à pousser leurs projets à la limite, pour qu'ils donnent leur maximum. Je suis fasciné par des films comme **les Servantes du Bon Dieu** de Diane Létourneau, un documentaire admirable, que j'aurais été incapable de tourner.

Ciné-Bulles : *Si on ne devait retenir qu'une chose de **The Pianist**, ce serait quoi ?*

Claude Gagnon : De petites choses plutôt que de grands thèmes. Ce que j'aime au cinéma, c'est être ébloui à petites doses. De toute façon, je ne vois pas de chefs-d'œuvre au cinéma ; ce ne sont pas des films qui m'impressionnent mais bien des moments de magie ici et là. En présentant **The Kid Brother** en Union Soviétique, j'ai été étonné de constater qu'ils avaient retenu de petites choses dont on ne m'avait pas parlé jusque-là. Certains détails qui se trouvent dans un film ne sont jamais relevés. Ainsi, quand j'ai filmé **Visage pâle**, j'avais beaucoup soigné la forme avec des lieux plus étouffés et d'autres plus ouverts. Jamais un critique au Québec n'en a parlé. Jamais. On devait supposer que parce que je travaillais à partir d'improvisations je mettais la caméra n'importe où, et que ce qui marchait était forcément accidentel ! Alors moi, la critique... ■



Sur le tournage de **Visage pâle**

« Le cinéma, c'est du spectacle. Tous les films dont je garde le souvenir m'ont fait du bien. Jusqu'ici toutefois, j'ai aussi fait des films qui ne faisaient pas de bien. »
(Claude Gagnon)